



ARDIMAGES & NOLITA CINEMA
PRÉSENTENT

ROSCHDY ZEM
NATACHA KRIEF

ma fille

UN FILM DE
NAIDRA AYADI



Film Francophone
D'ANGOULEME

Durée : 1h20

SORTIE LE 12 SEPTEMBRE

DISTRIBUTION

MARS FILMS

66, rue de Miromesnil
75008 Paris
Tél. : 01 56 43 67 20
contact@marsfilms.com

Photos, vidéos et dossier de presse téléchargeables sur www.marsfilms.com

PRESSE

LAURENT RENARD

Assisté de ELSA GRANDPIERRE

60, rue du Faubourg Poissonnière
75009 Paris
Tél. : 01 40 22 64 64
elsa@presselaurentrenard.com



SYNOPSIS

Hakim et Latifa ont fui la guerre civile algérienne au début des années 90. Ils vivent depuis dans le Jura, avec leurs deux filles : Nedjma 14 ans, et Leïla, l'aînée, partie suivre ses études de coiffure à Paris. Trois jours avant Noël, Nedjma reçoit un SMS laconique de sa grande sœur. Elle ne pourra pas venir les rejoindre pour les fêtes, prétextant une nouvelle fois une surcharge de travail...

Latifa s'en prend à Hakim et le pousse à aller chercher Leïla. Nedjma viendra avec lui, ils en profiteront pour découvrir Paris. À leur arrivée dans le salon de coiffure, ils apprennent que Leïla n'y a en réalité jamais travaillé. C'est le voyage d'un père qui commence, dans Paris, une nuit, jusqu'à l'aube.

ENTRETIEN NAIDRA AYADI

Comment est née l'idée d'adapter « Le Voyage du père », le livre de Bernard Clavel ?

Thierry Ardisson, qui produit le film, en avait envie depuis longtemps. Il avait quitté à 20 ans sa province pour faire carrière à Paris et ne parlait que de réussite. Après une tentative de suicide, son père « monte » à Paris le retrouver dans une chambre sordide d'hôpital. Thierry a gardé de cet instant un profond sentiment de honte.

Il a d'abord tenté de développer un premier projet avec Daniel Auteuil dans le rôle du père. Le projet n'a pas abouti pour diverses raisons et il a alors imaginé transposer l'histoire dans une famille arabo- musulmane en en confiant le rôle principal et, pourquoi pas, la réalisation, à Roschdy Zem. Le contexte, pensait-il, rendait potentiellement plus forte la réaction du père vis-à-vis de la prostitution de son aînée.



Vous êtes comédienne, MA FILLE est votre premier long métrage. Comment êtes-vous intervenue dans l'aventure ?

Roschdy, qui était intéressé par le rôle et n'avait pas fermé la porte à la réalisation, ne voulait pas se lancer dans l'écriture du scénario. Je venais de passer à la mise en scène au théâtre avec « Horace »(1) et étais en train d'écrire un premier sujet pour le cinéma. La production s'est rapprochée de moi. Bien sûr que j'avais envie d'écrire pour Roschdy Zem ! J'ai lu le roman, regardé l'adaptation qu'en avait fait Denys de La Patellière en 1966 et eu tout de suite envie de m'approprier le sujet. Le scénario achevé, les producteurs (Romain Rousseau, Maxime Delaunay, Thierry Ardisson) et Roschdy lui-même ont pensé que j'en avais tiré un traitement si personnel que je devais le tourner. « C'est la vision d'une femme », me disaient-ils. J'ai évidemment accepté. Raconter une histoire d'amour entre un père et ses filles m'était devenue nécessaire. C'est une histoire à la fois universelle et intime.

Qu'est-ce qui vous séduisait dans cette histoire ?

Il y est question de transmission, d'émancipation et de choix de vie – des thèmes qui me touchent –, comme me touchait la perspective de parler de l'immigration à travers cette famille installée en province et dont la fille est montée à Paris. **J'ai eu envie de raconter un père que je connais, proche du mien ; un père d'origine arabo-musulmane, peut-être maladroit, peut-être absent, mais aimant, compréhensif et soucieux de transmettre des valeurs à ses enfants.** Un père proche du mien qui par amour pour ses enfants a renoncé à

reproduire son propre schéma, qui n'a jamais fait de différence entre mes frères et moi. Un père d'aujourd'hui, avec les questionnements de son époque sur l'éducation et ses loupés. Je n'aurais pas voulu en faire un homme qui renvoie de force sa fille au bled. Tout le monde devait pouvoir se reconnaître en lui. D'ailleurs, à aucun moment, je ne parle de religion. Aujourd'hui elles servent d'étendards pour cristalliser les différences, renforcer le communautarisme et l'exclusion. L'ignorance a permis cela. Je veux parler de ce qui nous rassemble.

Vous en faites un homme très discret, extrêmement pudique, finalement assez mal à l'aise dans son époque...

Il a quitté l'Algérie pour s'installer dans ce petit village du Jura où il est menuisier pensant sans doute retourner assez vite dans son pays une fois qu'il aurait gagné un peu d'argent. Beaucoup d'immigrés ont pensé ainsi, mais des enfants sont nés et les familles sont restées, les uns évoluant dans l'air du temps, les parents préférant regarder en arrière, comme s'ils avaient peur de se renier. Au lieu d'aller de l'avant, la plupart d'entre eux se sont cramponnés au modèle qu'ils ont connu dans leur jeunesse. J'ai vécu cela dans ma famille...

Étant l'aînée, j'ai dû en quelque sorte « éduquer mes parents », leur donner les codes du monde dans lequel nous grandissons. Ils ont eu l'intelligence, l'amour et le courage de le faire. Aujourd'hui nous sommes très proches.

Par ailleurs, Je crois que ce que ce qu'il me reste de l'immigration au-delà de ma culture et de mon histoire c'est un sentiment d'illégitimité, de ne pas

être tout à fait à la bonne place. Paradoxalement, je refuse les regards stigmatisants, ceux qui voudraient me coller une étiquette.

À travers le personnage de Hakim, ce père, je rends hommage à mon père en quelque sorte, car c'est lui qui m'a donné les clés de mon émancipation.

J'ai écrit en pensant à Roschdy. Sa propre pudeur m'est apparue comme l'essence même de ce personnage qui en fait à la fois sa force et sa fragilité.

Il est tout de même paradoxal qu'un homme comme lui accepte de laisser sa fille seule dans une aussi grande ville...

Elle n'est ni mariée, ni sous la responsabilité d'un autre homme – oncle ou frère – et c'est effectivement un acte d'une générosité folle ; un acte d'amour, de confiance. La mère s'y est sans doute opposée. Même lorsqu'elles travaillent, les femmes de cette culture et de cette génération ont à cœur de transmettre les traditions. J'ai souvent pensé que le regard de nos pères ou leur absence de regard faisait de nous les femmes que nous sommes. On me dit souvent que je suis affranchie, c'est mon père qui m'a permis de faire le premier pas ! Je suis la première fille de ma famille à avoir fait de longues études, il m'a encouragé à me construire en tant que personne afin de me procurer les armes pour évoluer socialement. Mon père dit souvent m'avoir élevée « comme un garçon ».

Vous prenez une autre liberté avec le livre en entraînant la cadette à Paris, à la suite du père, sur les traces de l'aînée, introuvable.

Dans le roman de Bernard Clavel, elle est encore petite et reste à attendre à la maison. J'en ai fait une adolescente à qui ce voyage permet d'entamer un

dialogue avec l'homme qui l'a mise au monde ; tout comme il va permettre à ce dernier de rencontrer sa cadette et, de chercher à comprendre, grâce à elle, les raisons qui ont poussé son aînée à agir comme elle le fait. Je me reconnais beaucoup en Nedjma je crois. Je suis une optimiste, je crois au dialogue : il nous permet d'avancer quand le silence nous enferme. En racontant ce qu'il n'avait jamais dit sur son passé, Hakim transmet à Nedjma, la plus jeune, ce qu'il n'a pas su dire à Leïla, la plus âgée, lors de son départ. Et, le faisant, il n'est plus un père lambda, il devient véritablement le père des deux jeunes filles.

Comment expliquer ce silence durant si longtemps ?

La honte, sûrement. J'ai moi-même appris très tardivement par ma mère des choses intimes sur l'arrivée de mon père en France – des circonstances que lui, pourtant bavard, préférerait me taire alors, qu'au contraire, elles me rendent très fière de lui. Il faut être fort pour arriver seul dans un pays sans sombrero ou faire n'importe quoi et tenir, construire... C'est dur, remarquable et je trouve dommage qu'on en parle si peu. Beaucoup d'enfants d'immigrés savent très peu de choses finalement sur leurs parents, ils pressentent une blessure mais sans que des mots soient mis dessus. C'est une transmission par omission et cela laisse la place à beaucoup de fantasmes. Comment se construire alors ?

Dans le cas d'Hakim, le personnage de Roschdy, la réticence à raconter est encore amplifiée par le fait qu'il a quitté un pays en guerre avec la peur au ventre. Il a sincèrement voulu épargner ses enfants.



L'arrivée du duo dans la capitale est brutale. Non seulement père et fille commencent à envisager que Leïla leur a menti en ne la trouvant ni à son stage ni à son école mais ils découvrent aussi une ville inhospitalière, agressive où prévaut le « chacun pour soi ». Vous grossissez beaucoup le trait...

J'assume. J'adore Paris, c'est ma ville, mais c'est un autre rythme qu'en province, c'est compliqué ; on est noyé dans la masse, la bonne éducation ne tient pas toujours et je trouvais bien que ce père, si soucieux du respect, et sa fille, se trouvent confrontés à cette violence – cette scène dans le métro, par exemple, hyper parisienne, où s'affrontent une vieille dame et une femme enceinte permettait d'introduire une complicité entre eux. Ils sont ahuris, brusqués mais ça les amuse aussi et ça les réunit.

Aucun des deux ne veut admettre que Leïla ait pu mal tourner...

Avec les valeurs qu'il pense lui avoir transmises, le père ne peut pas l'accepter, c'est insupportable pour lui – dès qu'il s'agit de leur enfant, tous les parents ne commencent-ils pas par nier l'évidence ? Hakim préfère dire que sa fille coiffe les danseuses ! Quant à Nedjma, elle ne peut pas imaginer que sa grande sœur ait agi comme cela : « Elle est solide », dit-elle. L'un et l'autre se confortent. Ils ont envie d'y croire et j'en avais besoin aussi.

Nedjma et Hakim sont confrontés à un conflit de génération dont on devine qu'ils le surmonteront. Mais le dérapage de Leïla ne s'explique-t-il pas également par une profonde transformation des mentalités ?

Leïla est l'aînée, c'est important dans une fratrie. Tous les enfants n'ont pas la même histoire et, souvent, dans les familles d'immigrés, les plus âgés doivent se substituer à leurs parents dans certaines situations. Pour ma part, étant la grande sœur de deux frères, j'ai souvent entrepris les démarches administratives de la famille, accompagné mes frères dans leur scolarité, défendu mes parents dans des situations discriminantes. Les rôles sont inversés et cela complique d'autant les rapports. Pour les parents, qui se sentent diminués, les barrières sont plus difficiles à poser. Ils posent celles qu'ils connaissent et qui leur vient de leur culture. Leïla a du tempérament, elle est belle, et, comme Mourad, son ami et souteneur (Faycal Safi), elle veut gagner de l'argent, beaucoup et vite. Ses valeurs n'ont plus rien à voir avec celles du père. Peut-être les révisera-t-elle ? Je l'espère.

Le roman de Bernard Clavel se déroule dans les années soixante. Est-il possible aujourd'hui d'imaginer rester sans nouvelles de quelqu'un d'aussi proche durant plus d'un an ?

À l'heure du portable, où l'on est supposé être joignable à tout instant, c'est encore plus facile. Si on ne veut pas répondre, on peut être encore plus fuyant. Le père se dit que sa fille est sans doute

très occupée, il lui fait confiance et ne veut pas se montrer trop intrusif. Il a du mal à trouver sa juste place. Il l'a mise à distance. « Je pensais qu'elle devenait une femme », dit-il avec gêne à Nedjma dans le Kebab. Il y a quelque chose de très oriental dans son attitude : au même âge, je me souviens que mon père, dont je me suis beaucoup inspirée, était le seul à frapper à ma porte avant d'entrer dans ma chambre. Je révisais mes examens de droit, il se sentait tellement dépassé lui qui avait quitté son pays à 16 ans et n'avait pas fait d'études qu'il n'osait pas me questionner. J'ai longtemps cru qu'il s'agissait d'un manque d'intérêt, j'ai compris plus tard que je m'étais trompée. Chez nous, la pudeur est très présente entre les pères et leurs filles : on s'aime très fort, mais on ne se le dit pas beaucoup et on ne se parle pas de tout.

Dès l'instant où il laisse Nedjma à l'hôtel, le père change complètement d'attitude.

Il sort littéralement du flou. Lorsqu'il quitte l'hôtel, c'est comme si on ne voyait qu'un point qui se précise de plus en plus au fur et à mesure qu'il avance. Je tenais à cette image qui indique sa transformation sans que ce soit grandiloquent. À partir de là, le film est presque toujours tourné à l'épaule, le personnage se déploie, prend de l'ampleur.

Sa rencontre avec Dounia, la vieille prostituée, est extraordinairement touchante...

J'adore ce personnage ! Hakim et elle ont le même âge. Ils sont arrivés en France au même moment

sauf que Dounia a dû faire le trottoir pour nourrir ses enfants. Et j'imagine que personne dans sa famille restée au pays ne le sait, personne n'a cherché à savoir. Elle, son père n'a pas fait le voyage... Cette femme qui lui dit qu'« On ne naît pas pute » l'aide à se remettre en question et dépasser sa première réaction qui aurait pû être plus impulsive.

Dans la boîte de nuit, face au souteneur, puis dans le club échangiste, même s'il semble déplacé avec son pardessus daté, le personnage en impose.

Il n'a pas les codes, mais il ne se démonte pas, il veut retrouver sa fille. Et puis, c'est difficile de faire descendre Roschdy, il a une classe incroyable ! Cela me permettait de déjouer les clichés du petit immigré « blédard » avec un accent prononcé. Au collège j'ai subi ces préjugés et autres remarques racistes quant à mes parents alors que mon père parle bien et que ma mère a toujours travaillé. Je voulais montrer les gens que je connais car la réalité est beaucoup plus nuancée et complexe fort heureusement.

Avec cette lettre que rédige Hakim, vous prenez encore une liberté avec le roman.

Elle était très importante à mes yeux – toujours l'idée de mettre des mots pour avancer, tendre une main ; c'est grâce à cette lettre que le lien ne sera pas rompu.



Le scénario a-t-il été une étape difficile pour vous qui n'en aviez jamais écrit ?

La plus grosse difficulté était la construction, mais elle était facilitée par celle du livre. Il y avait étrangement quelque chose d'assez évident pour moi à écrire cette histoire, je connaissais mes personnages. Mais on apprend. Je n'écris pas mon prochain film de la même façon que je co-écris par ailleurs.

Roschdy Zem a-t-il suivi l'écriture ?

Oui. Il a suivi les différentes versions du scénario. Même s'il était pressenti pour le rôle, il voulait être sûr du personnage avant de s'engager. Je pense qu'il hésitait à cause de l'âge du père et craignait surtout que je fasse d'Hakim un « blédard ». Il ne voulait pas de ça mais moi non plus. Dès qu'il a donné son accord, il s'est complètement investi et j'ai écouté ses remarques.

Comment aborde-t-on la réalisation d'un premier long métrage avec une pareille tête d'affiche ?

En ayant toujours en tête l'histoire qu'on veut raconter et restant humble. S'entourer d'une équipe solide. Je connaissais le chef opérateur Guillaume Schiffman pour avoir travaillé avec lui comme comédienne sur LA TAULARDE et HÉROÏNES, d'Audrey Estrougo, et savais qu'il aimait accompagner les jeunes réalisateurs. On s'est beaucoup parlé. Guillaume m'a vraiment accompagnée, ainsi que Léonard Vindry, son premier assistant, dans le film que je souhaitais réaliser. Quant à Roschdy, il m'a véritablement fait naître à la réalisation.

Étiez-vous impressionnée par le fait qu'il soit également réalisateur ?

Roschdy est quelqu'un qu'il faut gagner, il ne donne pas facilement sa confiance et je ne voulais surtout pas le décevoir. J'ai fait des lectures avec lui comme avec chacun des comédiens, puis je l'ai fait travailler avec Nedjma et la mère pour qu'ils se connaissent. Par contre, j'ai fait en sorte qu'aucun des autres comédiens importants qu'il croise dans son périple ne le rencontre avant d'être confronté à lui sur le plateau. Et, lorsqu'il tournait, lui-même ne savait pas lequel d'entre eux allait s'adresser à lui. Je crois qu'il a été content de mon travail, du moins je l'espère. J'ai l'impression que nous avons trouvé notre manière de fonctionner ensemble.

Quand j'ai commencé ce métier, Roschdy était mon modèle. J'aimais ses choix, ses refus, ses audaces. C'est quelqu'un qui donne du sens à ses actes. C'est ce que je tente de faire.

Parlez-nous de Natacha Krief, qui joue NEDJMA.

Face à Roschdy, je voulais une comédienne solaire que le public ne connaisse pas encore. Natacha, qui vient du théâtre, s'est imposée comme une évidence au terme d'un long casting. J'ai tout de suite aimé sa fraîcheur et sa candeur, son intelligence et son empathie, même si, au départ, elle n'était pas tout à fait le personnage. Autant Nedjma est dynamique, autant Natacha est évanescence. Elle a dû faire un vrai travail – de diction notamment. Je tenais par exemple absolument à ce qu'elle s'appuie sur les consonnes plutôt que sur les voyelles parce que cela donne un autre port, je voulais qu'elle ait ses deux pieds bien au sol, qu'elle soit ancrée,

qu'on la situe physiquement. Je trouvais cela plus intéressant que de travailler la psychologie du personnage. **Natacha est une bosseuse, elle a fait une vraie composition.**

Le fait d'être comédienne vous a-t-il aidée dans la direction d'acteurs ?

Bien sûr, **c'est un atout pour diriger les autres**. Ils savent qu'on va trouver la clé et cela me passionne de la chercher avec eux. J'ai adoré le travail sur le plateau.

MA FILLE comporte énormément de scènes de rue de nuit...

Filmer la rue, la nuit était encore une manière de raconter l'immigration – la pauvreté à Château rouge, Pigalle et Stalingrad, l'opulence du XVI^e arrondissement... Comme nous changions constamment de lieux, on devait être très mobiles. **Guillaume Schiffman a été formidable : il a réussi à faire de très belles lumières avec très peu de matériel. Une lumière à la fois humble, simple et magnifique.**

Le montage a-t-il été une étape difficile ?

Cela a été la plus difficile. Anny Danché, ma monteuse, m'a été d'un grand soutien. Cela a été une vraie rencontre – c'est grâce à elle qu'on peut voir toutes les sous couches du film sans lesquelles le sujet perd de sa force.

Un mot sur la musique ?

Il fallait à la fois qu'elle ne prenne pas le pas sur l'image et qu'elle accompagne le personnage de Roschdy, un équilibre complexe qu'Alexis Rault a su trouver.

Thierry Ardisson a-t-il été présent durant le film ?

Il l'a été beaucoup en amont, puis il m'a fait confiance. Il regardait les rushes et il nous est arrivé d'en discuter au téléphone, il est venu aux premières projections de montage et je pouvais l'appeler n'importe quand au moindre problème. **Sur ce film, il était un peu le père.**

Ce n'est qu'après une Maîtrise de droit public que vous avez choisi de devenir comédienne. Vous avez un parcours singulier...

Et qui n'a pas été simple à faire accepter à ma famille. Elle me voyait en robe d'avocate et je leur annonce un jour que je veux devenir actrice. Moi qui ai dû avoir des responsabilités très tôt dans ma famille, j'ai toujours eu envie de jouer, c'est obsessionnel. Quelques mois après avoir eu mon César pour mon rôle dans POLISSE, ma mère m'a demandé quand j'allais envisager ma carrière juridique. Ça n'a jamais été sérieux pour elle. Au moins ça permet de rester humble...

Jouer, écrire, mettre en scène, au théâtre, au cinéma... Comment voyez-vous l'avenir ?

J'ai envie de tout.



ENTRETIEN ROSCHDY ZEM

Connaissez-vous le roman de Bernard Clavel ?

Je l'ai découvert lorsqu'on m'a parlé du projet. Réadapter ce livre écrit dans les années soixante à travers le regard d'une jeune femme issue de l'immigration était une idée formidable. J'ai rencontré Naidra Ayadi, que je connaissais comme actrice, et

l'ai sentie habitée par le sujet. Clairement, l'histoire de cette fille qui cherche à s'émanciper de sa culture et du foyer paternel lui parlait.

Vous êtes arrivé très en amont sur le film puisqu'il a même été question que vous le réalisiez.

La question a en effet été évoquée et rapidement évacuée : je ne garde pas un bon souvenir de MAUVAISE FOI, mon premier film à la réalisation dans lequel je tenais également l'un des premiers rôles. En cumulant les deux postes, j'ai le sentiment qu'il y en a toujours un qu'on sacrifie au détriment de l'autre et je n'avais pas envie de renouveler l'expérience.

Quel regard avez-vous eu sur le scénario durant l'écriture ?

J'en ai suivi toutes les étapes. J'ai su très vite que Naidra saurait jongler entre l'intimité et la pudeur du personnage et j'en étais heureux parce que cela me ressemble. Il était d'ores et déjà entendu qu'Hakim, le père, ne serait pas un « blédard » ; tout simplement parce que je n'aurais pas su le jouer. On m'a souvent proposé ce style de composition et j'ai toujours refusé. À moins de l'envisager comme une performance, aucun acteur de ma génération ne sait faire ça.

Vous vous engagez volontiers dans les premiers films...

Oui. J'en ai fait beaucoup.

Qu'est-ce qui vous motive ?

Lorsque je lis un scénario, je me demande toujours si c'est un film que j'aurais envie d'aller voir en tant que spectateur et si j'aurais envie de le revoir dix ou quinze ans plus tard. J'aime que les histoires aient un aspect pérenne et intemporel et sentir les gens investis dans leur projet. C'était le cas de Naidra. À partir de là, l'aspect technique du film devient presque annexe. Naidra ne s'est pas laissée envahir par la logistique. Elle est restée concentrée sur son propos et ses personnages.

En quoi le personnage vous séduisait-il ?

Sa vulnérabilité, sa fragilité et ses failles étaient autant de traits qui m'ont rarement été donnés d'exploiter. À cinquante-deux ans, j'ai de plus en plus envie d'aller vers ces rôles : montrer toutes ces choses qui font un homme et qui n'ont rien à voir avec la force physique ; des rôles plus matures ; les plus beaux qu'on puisse vous offrir.

À travers ce père qui veut retrouver sa fille, le film brosse un portrait très touchant de cette génération d'immigrés qui veut tout pour ses enfants.

Le père ressemble à beaucoup de pères que j'ai connus - le mien, ceux d'amis - dont on a sous-estimé le courage. Ils ont dû quitter leur famille et leurs proches, se déraciner et multiplier les sacrifices pour faire en sorte que leur descendance ait une

vie meilleure. C'étaient les trente glorieuses - pas du tout la conjoncture à laquelle est confrontée la société aujourd'hui -, ils travaillaient. En voulant nous émanciper de leurs discours - « raser les murs », « bien travailler à l'école », « trouver un emploi », « économiser » - à un moment de notre vie, on leur a manqué de reconnaissance. On n'a pas compris tout l'amour et l'attention qu'ils nous portaient. Ils ne plaçaient pas le curseur très haut : la belle vie, à leurs yeux, c'était un poste d'employé de banque, l'administration...

Exactement ce dont rêve Hakim pour Leïla...

Il tombe des nues en apprenant qu'elle ne suit pas ce stage dans ce salon du XVIe. Coiffeuse, pour lui, c'est le Graal. Et, s'il comprend rapidement ce qui se passe, il ne veut pas l'admettre. **C'est sa fille, il l'a tenue dans ses mains, l'a vue grandir, il n'est pas envisageable qu'elle ait pu faire le mauvais choix avec l'éducation qu'il lui a donnée.** Lisez les faits divers : il n'y a pas un cas où l'entourage d'un suspect ne dise : « Ce ne peut pas être lui ou elle... ». C'est dans la nature humaine de refuser de voir la gravité d'une situation lorsqu'elle concerne l'être qui est le plus cher à vos yeux.

La relation du père avec la cadette est plus évidente : conflictuelle mais résoluble. Il ne ratera pas deux fois le rendez-vous.

Malgré toute la bonne volonté du monde, arrive toujours un moment où l'on se retrouve en porte-à-faux avec ses enfants, comme nous-mêmes l'avons

été avec nos parents. On redoute cet épisode, pourtant nécessaire, et MA FILLE évoque aussi ce schisme. Hakim, mon personnage, se bat sur deux fronts : il veut conserver le lien qu'il a avec la plus jeune de ses filles et récupérer dans le même temps celui qu'il a perdu avec la plus âgée. Il se définit dans ce double combat.

Vous évoquez l'humilité - l'effroi - dans laquelle vivait la génération de vos parents à son arrivée en France. Hakim confie à sa fille qu'il est effectivement hanté par la peur.

Mon père, par exemple, craignait tout ce qui portait un uniforme - le gendarme mais aussi l'homme qui venait relever les compteurs, le contrôleur du métro... Il y avait une forme de respect dans cette crainte : s'ils étaient vêtus ainsi, c'étaient forcément des gens importants, et il y avait toujours, en filigrane, le sentiment d'être redevable, en faute. Il nous l'a transmis.

Hakim vit dans cette peur, mais elle est démultipliée par le souvenir des attentats qu'il a fuis et qui ont meurtri l'Algérie dans les années quatre-vingt dix avec la montée des groupes islamistes. **On a curieusement oublié qu'avant de vivre la radicalisation qu'on subit actuellement en France, elle a existé de l'autre côté de la Méditerranée,** et que le FIS était alors aux portes du pouvoir. C'était hier et je trouve passionnant que le film nous le rappelle.



Pourquoi le père se résout-il si tardivement à évoquer ce passé douloureux devant ses filles ?

Aucun parent ne souhaite transmettre les malheurs qu'il a pu traverser à ses enfants ; pas plus la génération qui a vécu la Seconde Guerre mondiale que celle de mes parents lorsqu'elle a atterri dans des bidonvilles. « Ouf, c'est vieux, ça ! », me disaient les miens lorsque je les questionnais sur leurs conditions de vie d'alors. On préfère toujours parler du bon côté de la vie, il n'y a aucune hâte à raconter le pire. Il y a une honte conséquente à la souffrance, une humiliation.

C'est pourtant le pire - deviner sa fille en danger - qui pousse votre personnage à se dépasser. Il était vulnérable, il devient presque invincible...

Il bascule. Confronté au monde de la nuit, le menuisier du Jura cède la place au Hakim qui a grandi dans un quartier de Bab El Oued. **La nature reprend ses droits mais c'est aussi la seule façon qu'il a d'agir pour obtenir ce qu'il recherche. Il n'a plus rien à perdre ; sa force, c'est son désespoir. Jusqu'où est-on prêt à aller pour sauver sa fille ? Très loin, bien sûr.**

La résilience dont, parallèlement, il fait preuve à l'égard de la jeune femme est bouleversante.

Il n'a guère le choix, et c'est même une preuve d'amour. C'est ce que découvre Hakim au terme de sa quête. Avec les mots qu'il met dans la lettre qu'il lui adresse, il lui construit un abri, une bouée solide à laquelle se raccrocher.

Comment avez-vous travaillé, Naidra Ayadi et vous ?

C'est comme se préparer à jouer un requiem ensemble. **Ce sont des échanges, des regards sur le plateau - parfois un simple mot. Naidra et moi savions de quoi nous parlions** - nos pères respectifs nous revenaient forcément en mémoire, je suis moi-même père d'une fille de l'âge du personnage, cela nous était facile d'être dans la partition.

Parlez-nous de votre partenaire, Natacha Krief...

Premier film, premier grand rôle... Elle jouait sa vie et c'était touchant à voir. Elle a tout donné ; je voyais le respect dans ses yeux - pour le travail, le plateau, pour moi aussi. C'est quelqu'un de talent qui a la bonne attitude.

Comment jugez-vous ce premier long métrage ?

Il me fait penser à mon premier long métrage comme réalisateur : il a un vrai point de vue, il est plein de générosité et, en même temps, il a des maladresses. C'est ce qui fait son charme.

Les débuts de Naidra Ayadi à la réalisation ressemblent un peu aux vôtres puisque vous avez écrit MAUVAISE FOI, sans du tout penser à le tourner...

Je racontais mon histoire et Philippe Godeau à pensé

que j'étais la personne la mieux armée pour la filmer. Je me suis dit : « Accepte avant qu'il ne change d'avis ! ». Le cinéma reste l'un des rares domaines où il est possible de gravir les échelons. Je ne vois pas comment le gamin sans diplôme de banlieue que j'étais aurait pu accomplir un tel parcours ailleurs. J'ai eu de la chance, j'ai rencontré les bonnes personnes au bon moment : Téchiné, Chéreau, Beauvois, Garrel m'ont transmis le goût d'un certain cinéma...

Vous êtes un acteur réputé pour vos refus.

Si je suis encore là, trente ans après mes débuts, c'est aussi grâce à ça. C'est une des conditions pour faire une carrière. Même si c'est tentant, même si le

chèque est plus gros que d'habitude, il faut savoir dire non. Je n'ai jamais regretté ce que j'ai refusé.

Vous avez achevé le tournage de votre cinquième film à la réalisation, PERSONA NON GRATA, avec Raphaël Personnaz, Nicolas Duvauchelle et Hafsia Herzi. On vous retrouve en octobre dans LE JEU, de Fred Cavayé. Vous êtes également producteur. Comment concilie-t-on toutes ces activités ?

En trouvant son rythme. Avant, je faisais tout en apnée, maintenant, je prends le temps. Cela va avec la maturité.



LISTE ARTISTIQUE

ROSCHDY ZEM	HAKIM
NATACHA KRIEF	NEDJMA
DARINA AL JOUNDI	LATIFA
CAMILLE AGUILAR	JESSICA
DORIA ACHOUR	LEÏLA
FAYCAL SAFI	MORAD
MERIE M SERBAH	DOUNIA



LISTE TECHNIQUE

RÉALISATION, SCÉNARIO LIBREMENT ADAPTÉ DU ROMAN « LE VOYAGE DU PÈRE » DE PUBLIÉ AUX ÉDITIONS MUSIQUE ORIGINALE IMAGE 1 ^{ER} ASSISTANT MISE EN SCÈNE DÉCORS MONTAGE SON	NAIDRA AYADI BERNARD CLAVEL ROBERT LAFFONT ALEXIS RAULT GUILLAUME SCHIFFMAN A.I.C. / A.F.C. LÉONARD VINDRY SAMANTHA GORDOWSKY ANNY DANCHÉ JULIEN ROIG JEAN-PAUL HURIER LAURENT COURAUD ISABEL RIBIS JEAN-LUC LUCAS LUC MARTINAGE AURÉLIEN ADJEDJ SYLVAIN GOLDBERG SERGE DE POUCCQUES NADIA KHAMLICH GILLES WATERKEYN CÉDRIC ILAND
CASTING SCRIPTÉ RÉGISSEUR GÉNÉRAL DIRECTEUR DE PRODUCTION DIRECTEUR DE POST-PRODUCTION COPRODUCTEURS	THIERRY ARDISSON MAXIME DELAUNEY ROMAIN ROUSSEAU NOLITA CINÉMA ARDIMAGES MARS FILMS C8 FILMS SAGAX ENTERTAINMENT LES FILMS ACA
PRODUIT PAR	CANAL+ OCS C8 TV5MONDE
UNE COPRODUCTION	NEXUS FACTORY UMEDIA
AVEC LA PARTICIPATION DE	UFUND TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE
EN COPRODUCTION AVEC	INVESTISSEURS TAX SHELTER
EN ASSOCIATION AVEC AVEC LE SOUTIEN DU	FONDS IMAGES DE LA DIVERSITÉ COMMISSARIAT GÉNÉRAL À L'ÉGALITÉ DES TERRITOIRES CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE
ET DES	
AVEC LA PARTICIPATION DU	
AVEC LE SOUTIEN DE LA	SACEM